

29

1982

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 03/82

Imprimerie du Crestois
26400 Crest
Dépôt légal n° 03/82

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

DEVENIR ET PERMANENCE

p. 3

COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 39

p. 11

RECHERCHES

NISARGADATTA MAHARAJ

p. 16

RENCONTRE

p. 18

CONSCIENCE

p. 27

VOIE DE GNOSE - LUCIDITE

p. 28

BIBLIOGRAPHIE

ROGER QUESNOY

p. 30

PHILIPPE DUMAINE

p. 32

DANIEL GIRAUD

p. 35

TROIS LIVRES D'ART

p. 37

POESIES

p. 39

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	120,00 F.
— Cahiers 1976	120,00 F.
— Cahiers 1977	120,00 F.
— Cahiers 1978	120,00 F.
— Cahiers 1979	120,00 F.
— Cahiers 1980	120,00 F.
— Cahiers 1981	120,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

DEVENIR ET PERMANENCE

L'homme moderne est fasciné par le devenir. Le spectacle de la diversité et du changement, qui sont partout dans la nature, dans la vie humaine, dans le monde de la pensée, dans les communications, le sollicite au point qu'il en oublie ce qui est permanent. L'accélération de l'histoire rend plus sensible encore le sentiment de précipitation vers une fin inéluctable qui va affecter la planète en étendue et en profondeur, ou peut-être même l'anéantir.

Notre époque ne se contente pas de constater le changement. Elle ne consent pas à attendre patiemment, comme le conseillait Bergson, que le morceau de sucre se dissolve de lui-même. Elle provoque ou brusque les fusions et les mutations en les altérant.

Nous n'allons pas reprendre la genèse du chancre qui ronge l'Occident. Du reste le mal affecte aussi maintenant l'Orient dans la mesure même où il se modèle sur l'Occident et il n'épargne pas non plus les «pays en voie de développement».

On a pu dire que l'idée de progrès était une idée chrétienne devenue folle. Toujours est-il que la folie a rendu très fragile l'énorme machine qui, à force de vouloir dominer la nature, est devenue impossible à maîtriser.

Il ne manque pas de prophètes, d'hommes politiques, d'économistes pour nous proposer des moyens de sauver le monde en péril, tel qu'il s'offre à nous aujourd'hui. Il ne manque pas non plus de pseudo-gourous, d'animateurs de sectes, de promoteurs de mouvements divers prônant, pour préparer un autre monde, qui une technique, qui une thérapie, qui un yoga. La tâche peut être exaltante de jeter un pont vers ce qu'il est désormais convenu d'appeler le «Nouvel Age». Pour se conforter, on voit dans le ciel et sur la terre des faits significatifs et encourageants: contacts avec les extra-terrestres, réalisation de prédictions, avènement du «Supramental», randonnées cosmiques. etc. etc..

Toujours dans la perspective de sauver les hommes, on nous répète qu'il ne faut pas attendre l'achèvement d'un cycle pour préparer le suivant, que nous devons redécouvrir les principes d'autrefois, sauvegarder les connaissances traditionnelles, transmettre l'acquis, etc... Ensuite de quoi, nous verrons le nouveau printemps. Le processus étant enclenché, il n'y aura plus d'opposition entre les individus et l'univers. L'harmonie règnera à nouveau sur le monde.

Qu'il nous soit permis d'être un peu moins candides, sans pour cela sombrer dans le pessimisme, en rappelant simplement des notions très simples mais que seuls comprennent de loin en loin, à travers les âges, quelques êtres. C'est un constat qui réduit à néant notre préoccupation, si légitime en apparence, de sauver les êtres, et qui attire sur celui qui en parle, une sorte d'indifférence, voire une réprobation quasi-générale, car elle enlève au mental ses ultimes illusions. Il nous paraît cependant nécessaire, dans une Association comme la nôtre, de ne pas nous prévaloir de métaphysique si nous n'avons pas le courage de payer le prix de notre libération, de ne pas suivre une voie ésotérique si c'est pour la colorer de sentimentalisme et de ne pas nous attacher à la gnose si nous continuons à chérir nos opinions.

Et si nous n'allions pas au bout de notre propos par crainte de nous aliéner des lecteurs, nous ferions encore le jeu du mental qui ne demande qu'à se perpétuer. Car c'est le mental qui veut savoir de quoi demain sera fait : «Ne vous souciez pas, du matin au soir et du soir au matin, de ce que vous revêtirez», lisons-nous dans Thomas, (log. 36). Chez Matthieu (6.33) et Luc (12.31), on trouve : «Cherchez d'abord le Royaume et tout le reste vous sera donné par surcroît». Les deux paroles se rejoignent : le Royaume se découvre grâce à une quête intérieure personnelle et non par la découverte, la sauvegarde et la transmission d'enseignements.

Il ne s'agit rien de moins que de retrouver sa nature originelle, d'obtenir, comme dit Hui-neng, la vision dans sa propre nature, de découvrir que le Soi (de la terminologie Hindoue) est notre seule et véritable identité, ou, comme le dit Nisargadatta, notre suprême Réalité. Celui qui réalise son Etre est à l'origine de la manifestation dont fait partie le devenir ; il est le non-manifesté, le non-né. C'est ce qui permet à Hui-neng de dire :

«Dès le commencement aucune chose n'est». En cela, il est tout à fait dans la tradition hindoue, et, en particulier, dans le prolongement de la Mandukio upanishad: «Cela n'est jamais né, bien que cela paraisse se manifester de toute part».

Sous prétexte que cet enseignement passe par dessus la tête de l'immense majorité des gens, nous n'allons pas en donner une version au rabais, même si tel ou tel lecteur doit en avoir le souffle coupé. Il s'agit de commencer par le commencement, et non de chercher l'évasion personnelle ou collective dans un devenir coupé du Réel.

Celui qui prend pleinement conscience de ce qu'il est en esprit et en vérité n'a pas envie de fuir vers des «paradis artificiels». Il est. Et c'est cela qui doit être mis en évidence ici et maintenant. Alors, les notions de changement, de progrès, d'évolution, de devenir, s'inscrivent dans une manifestation issue de l'immuable Réalité. Le célèbre maître tch'an, Houang-pô, rétablit magistralement l'ordre des choses: «Lorsque le lotus s'ouvrit, l'Absolu apparut sous deux aspects qui, pris ensemble, comprennent la perfection pure. Ces aspects sont la Réalité immuable et la forme (potentielle). Pour les êtres sentants, il y a des paires d'opposés tels que le devenir et la cessation avec tous les autres. Aussi prenez garde de vous attacher à une seule moitié d'une paire. Ceux qui, dans leur tentative sincère d'atteindre l'état de Bouddha, détestent le monde sentant, blasphèment ce faisant tous les Bouddhas de l'Univers».

Jésus nous dit, pour qualifier cette perfection pure, autrement dit, ce signe du Père qui est en nous: «c'est un mouvement et un repos». Oublier le repos pour ne retenir que le mouvement, se laisser emporter par le devenir et passer sous silence l'immuable, c'est fausser complètement le jeu divin en nous. On ne sacrifie pas sans dommage l'essentiel au contingent, et on ne part pas du contingent pour aboutir à l'essentiel. L'essentiel doit être reconnu et établi au départ car tout s'ordonne en fonction de lui, Jésus prend soin de l'affirmer:

Jésus a dit :

Je suis la lumière qui est sur eux tous.

Je suis le Tout.

Le Tout est sorti de moi,

et le Tout est parvenu à moi.

Fendez du bois, je suis là;
levez la pierre,
vous me trouverez là.

(log. 77)

Tout sort de la source originelle et tout y revient sans cesse. Dans le jeu cosmique, le mouvement ne représente pas une énergie en déperdition puisqu'il revient au lieu du départ; de sorte que le désordre apparent s'inscrit dans l'harmonie cosmique. A la question de savoir si la civilisation moderne s'orientait vers la réalisation du Soi, Râmana Maharshi répondit: «La civilisation moderne est dans l'ordre des choses. Elle se résoudra finalement, comme toute autre civilisation, en la réalisation du Soi» (Enseignement, 302).

Il faut nous dire et répéter, ce que l'hindouisme et le tch'an nous ont appris, à savoir que c'est par suite d'une discrimination erronée que nous nous croyons une entité séparée et que nous établissons une séparation entre sujet et objet. Et il n'y a pas que l'Orient qui porte ainsi un coup mortel à notre ego. Rappelons les propos bien connus de Maître Eckhart: «Toutes les créatures sont un pur néant. Je ne dis pas qu'elles sont petites ou n'importe quoi: elles sont un pur néant» (Sermon: Omne datum optimum). A une autre occasion, il précise: «Si quelque image ou similitude demeurerait en toi, jamais tu ne deviendrais un avec Dieu» (Sermon: Surrexit autem Saulus). L'identité abolit toute différence, le soufisme, comme tous les enseignements non duels, fait le même constat: «Autre qu Lui n'est pas».

Les références au passé ne doivent pas nous distraire de notre propre Réalité laquelle est, en définitive, notre seule autorité. Au lieu de nous laisser troubler, accabler même, par le problème du mal et de nous mobiliser pour sauver les hommes, commençons par le commencement pour que tout le reste suive.

Lorsque Jésus dit: «Je suis le Tout, le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi», il ne fait pas intervenir le mental, il ne voit pas dans les hommes des entités à sauver. Du moment qu'il ramène tout à lui, nous n'allons pas lui faire l'injure de croire qu'il peut laisser quelque chose ou quelqu'un à la traîne. Il ne s'agit pas de s'arrêter en chemin sous prétexte qu'un tel enseignement est trop fort — C'est déjà le reproche que les Juifs adressaient à Jésus — Un Hui-neng, qui n'y allait pas par quatre chemins, disait: «n'avoir aucun mental signifie délivrer

tous les êtres. Si quelqu'un voit un être à délivrer, c'est qu'il a un mental et qu'il est certainement sujet à la naissance et à la mort». (Suzuki; *Le Non-Mental*, p. 104, *Courrier du Livre*).

Le mental n'est généralement pas à bout d'arguments pour se protéger contre l'épée tranchante du divin Assassin. Il a une peur phobique de ce coup de grâce qui pourtant assurerait à tout jamais son repos. Il ne peut décidément pas accepter qu'un être totalement réalisé ramène à lui tout le manifesté, y compris la déchéance, la corruption et la mort. Tant qu'il s'attarde, même sous le fallacieux prétexte de préparer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, il se sait en sursis, il s'estime un survivant. S'il voulait bien se rendre compte que son efficience est nulle et non avenue, il ne se donnerait pas tant de mal pour rien. «Pour rien?», objecte-t-il; «voyons un peu...» Et le voilà reparti pour chérir des illusions.

Si vous voulez ne pas être dupe de ce jeu, vous détenez, que vous vous en serviez ou non, tous les pouvoirs. Etant sans pensée, c'est à dire sans mémoire et sans imagination, vous êtes capables, nous dit Hui-neng, «d'effacer les graves fautes que vous avez commises durant des cycles de naissance et de mort s'étendant sur des Kalpas aussi nombreux que les grains de sable du Gange...». Son disciple, Shen-hui, s'inspirant du Sutra du Diamant, tient un langage semblable à celui du maître: «Celui qui a définitivement atteint la Vacuité garde son absence - de - pensées même lorsque son corps est mis en pièces au cours d'une mêlée où s'affrontent deux armées farouches. Il est solide comme un diamant, il est ferme et immuable».

Devant la puissance tranquille de telles assertions, les projets de voyages dans les cieux intermédiaires ou la prospective qui fait miroiter un âge cosmique nouveau apparaissent tout simplement des rêves coupés de la Réalité. Mais, si l'imaginaire est aliénant, la Réalité, en revanche, ne se laisse pas altérer. Et c'est encore à Hui-neng que nous demanderons quelle est l'attitude de l'Eveillé devant l'écroulement des rêves du mental: «Même lorsqu'à la fin d'un kalpa, le cataclysme du feu desséchera les océans ou quand soufflera le vent des catastrophes qui fera s'écrouler les montagnes l'une sur l'autre, la réelle et éternelle félicité du Parfait Repos et la Cessation des changements du nirvâna, demeurera dans le même état et ne changera pas». (*Sermons de Houei-Nêng*, p. 129)

Mais il convient pour finir de demander à Jésus comment l'Eveillé se comporte quand le mental a déclaré forfait:

Les cieus s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,
et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort ni peur,
car Celui qui se trouve lui-même
le monde n'est pas digne de lui (log. 111).

Alors que la terre et les cieus n'offrent plus de possibilité d'évasion, le Fils de l'homme demeure tel qu'il était, est et sera:

Quand vous ferez le deux Un,
vous serez Fils de l'homme,
et si vous dites:
montagne éloigne-toi,
elle s'éloignera (log. 106).

Les disciples attendaient fiévreusement, comme aujourd'hui les apôtres du nouvel âge cosmique, le branle-bas libérateur:

Quel jour
le monde nouveau viendra-t-il ?
la réponse est claire et nette:

Ce que vous attendez est venu,
mais vous, vous ne le connaissez pas (log. 51).

La solitude de Jésus devant l'incompréhension de l'entourage dépasse ce qu'il est possible de voir et même d'imaginer.

Le Maître fait quelquefois allusion à cette solitude de l'incompréhension, la plus douloureuse mais en même temps la plus libératrice qui soit:

Soyez heureux
quand on vous hait,
qu'on vous persécute,
et on ne trouvera nul lieu
à l'endroit même où l'on vous a persécuté ! (log. 68)

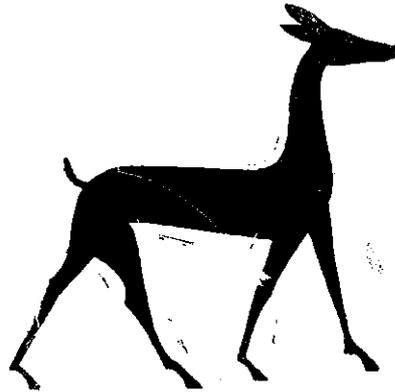
Le passage du lieu au «non-lieu» est un seuil atroce où la douleur est cri, stupeur ; mais la suprême Réalité efface les traces de souffrance comme elle abolit l'illusion d'un lieu possible de repos dans le monde qu'offre le mental:

les renards ont leurs tanières
et les oiseaux ont leur nid ;
mais le Fils de l'Homme n'a pas d'endroit
où incliner sa tête et se reposer (log. 86).

Le progrès, lié au devenir, est une chimère. Avant qu'il ne lui fut donné de constater que ce rêve en s'emballant deviendrait folie, Jésus avait dit:

*Celui qui a connu le monde
a trouvé un cadavre ;
et celui qui a trouvé un cadavre,
le monde n'est pas digne de lui.*

L'accélération de l'histoire rend plus tangible encore le caractère utopique des projections en même temps qu'elle permet de mieux apprécier le caractère immuable de la Réalité.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 39

JESUS A DIT:

LES PHARISIENS ET LES SCRIBES
ONT PRIS LES CLES DE LA GNOSE
ET ILS LES ONT CACHEES.

ILS NE SONT PAS ENTRES,
ET CEUX QUI VOULAIENT ENTRER,
ILS NE LES ONT PAS LAISSES FAIRE.

MAIS VOUS, SOYEZ PRUDENTS COMME LES SERPENTS
ET PURS COMME LES COLOMBES.



Logion d'une importance particulière puisqu'il évoque notre problème essentiel : l'accès à la connaissance.

Mathieu et Luc ont conservé cet épisode du combat entre Jésus et les Pharisiens. Mais en réalité le symbole des clés de la gnose déborde largement les frontières spatio-temporelles de l'histoire judéo-chrétienne et c'est certainement de métaphysique universelle qu'il s'agit ici.

Aux mains de toute caste soucieuse de conserver son prestige et ses pouvoirs, une tradition tenue secrète dont on peut disposer à sa guise est toujours une arme efficace sur le plan existentiel. Nous en voyons actuellement la confirmation dans le redoutable obscurantisme des intégristes de tous bords.

Face aux sectaires l'attitude du Maître est généreuse et ouverte et il faut bien comprendre que si la gnose demeure peu accessible à certains, c'est uniquement parce qu'ils ne sont pas prêts à la recevoir. D'où la nécessité pour l'initiateur de dispenser un double enseignement. Il ne peut s'agir en effet à cette époque d'une diffusion « démocratique » de la doctrine, la démocratie ne pouvant avoir cours au niveau supérieur de l'Être. Il semble évident qu'à l'enseignement ésotérique réservé à ceux qui étaient mûrs pour le recevoir, correspondait un enseignement préparatoire à l'initiation. *L'Évangile selon Thomas* laisse deviner cette double mission du Maître sans dévoiler le contenu de l'enseignement réservé à ces élus qui n'ont d'ailleurs d'autre privilège que la maturité spirituelle. C'est le cas de Thomas dont l'initiation s'affirme au logion 13. C'est sans doute aussi le cas de Jean. C'est peut-être encore le privilège de Salomé et de Marie évoqué dans les seuls « apocryphes »...

De cette vérité transformante, il nous est dit, au logion 2 qu'elle est « stupéfiante ». D'autres traditions nous le confirment comme en témoigne, en état de *choc*, l'éveillé Zen. Et ce bouleversement n'est nullement euphorique puisqu'il ébranle, sous les pas du disciple, la sécurité dont il jouissait dans un monde désormais dangereusement dynamique et fluctuant...

C'est bien de cette gnose éternelle qu'il convient de cacher les clés si l'on veut conserver son confort, sa bonne conscience et

ses pouvoirs ; et les faux guides qui se livrent à ce ténébreux travail et qui réussissent à endormir leurs adeptes sont eux-mêmes pris au piège de leur aveuglement.

Comme Emile Gillibert l'a montré, la gnose de *l'Évangile selon Thomas* n'est pas chrétienne (1) et dans un ouvrage consacré à un grand initié d'Occident (2), René Guénon s'exprime avec sa rigueur habituelle: «La métaphysique pure n'est ni païenne ni chrétienne. Elle est universelle» (2).

La métaphysique ne serait toutefois qu'une étincelante structure — un *décor* — si le chercheur n'était, contre vents et marées, appelé à la vivre. Avec ou sans maître, avec le plus souvent, en guise de gourou, les cuisantes épreuves de la vie quotidienne, l'initiation est imposée au chercheur dès qu'il a reconnu et *choisi* la voie difficile. A l'égard des guides officiels, le Jésus gnostique prononce de sévères mises en garde. Contre les piliers qui dénaturent et monopolisent la vérité, contre les «prophètes morts» qui transmettent des enseignements périmés alors que la vie réside dans un présent vertical, l'attitude du disciple doit être de transparence et de réserve. Et l'on ne s'étonnera pas de voir le serpent issu de la terre, symbole de la sagesse supérieure, associé à un symbole maternel bien antérieur au christianisme, la colombe, qui deviendra dans le symbolisme chrétien la figuration ailée du Saint-Esprit.

L'homme «avisé» du logion 8 n'est certes pas un rêveur assoiffé de fausse spiritualité. Il a les pieds ancrés au sol ; il se tient debout ; et la gnose éternelle lui prescrit la vigilance permanente à l'égard de tous ceux, ennemis extérieurs ou intérieurs qui menacent de confisquer la vérité libératrice.

Comment un pouvoir politique ou religieux, né de l'ego individuel ou collectif, pourrait-il admettre que *les clés sont en nous*? Comment pourrait-il accepter cette liberté de la recherche intérieure qui *seule* peut nous ouvrir à la découverte émerveillante annoncée au logion 2 ?

Dans un monde où toutes les convictions conditionnées sont actuellement remises en cause, il est grand temps d'admettre cette vérité si simple qui doit nous libérer de pesanteurs politiques, idéologiques, religieuses ou sectaires devenues insupportables.

Paule Salvan

(1) Jésus et la Gnose. Paris, Dervy - Livres, 1981

(2) Guénon (René). L'Esotérisme de Dante. Paris Gallimard, 1951



Pas de logion plus limpide que celui-ci: le pharisien et le scribe que j'héberge en moi n'entreront jamais dans la gnose. Pour y entrer, au contraire, que je sois prudente comme le serpent et pure comme la colombe.

Tout est dit en peu de mots. Trompée par ma mémoire et mon imagination, j'essayais — en vain — de prêter à ce logion un sens mystérieux et une vertu magique, que je pourrais transcrire en mots précieux.

C'est une femme, petite et légère comme un oiseau, tranquille et silencieuse, rayonnante, qui m'a montré la véritable attitude: simplicité.

Chaque parole de Jésus est une clef. Rien ne sert de l'examiner trop longtemps. Au contraire, il s'agit de vite s'en servir, puis de la laisser telle à ceux qui voudront aussi s'en servir.

M.-F. Henry



Je ne vais pas refaire le procès des pharisiens et des scribes de l'époque de Jésus ni celui de leurs successeurs qui ne sont autres aujourd'hui que les représentants des religions et du savoir. Du reste les pharisiens étaient des gens religieux, scrupuleux observateurs des rites, soucieux de jeûner et de faire l'aumône. Si, aux yeux du chrétien, le pharisien est un hypocrite, c'est sans doute parce que le premier veut se donner bonne conscience. Quant à Jésus, il s'insurge contre les formalismes quels qu'ils soient car ils font obstacle au travail de l'Esprit.

N'ai-je pas moi-même caché tant et tant de fois les clefs et ainsi donné une image trompeuse de la gnose ?

Il y a en moi, en effet, le pharisien et le scribe, celui qui veut s'en tenir au confort qu'apportent les *credos*, d'où qu'ils viennent, sans se soucier de les mettre à l'épreuve de la vie intérieure profonde et aussi celui qui cherche dans les sciences des réponses à sa difficulté d'être au monde. Ces deux personnages sont donc bien là en moi et je passe de l'un à l'autre au gré de mes humeurs. Qu'ils occultent les clefs permettant l'accès au lieu de la vie, je le sais aussi et je le déplore. Mais vais-je les chasser, comme Jésus, à ce qui est rapporté, poursuivit les vendeurs du temple ? Si oui, quelle est l'identité de ce personnage qui prendrait une telle initiative ? A quelle instance ai-je à faire ?

Si je ne cherche pas à répondre à la question *qui suis-je ?* je m'enfonce dans un gouffre de confusions et de contradictions. Si, en revanche, je découvre mon identité véritable, ce sont les clefs de la gnose qui me sont données, permettant l'accès au Royaume, ou, en d'autres termes, la vision dans ma propre nature. Tant que les clés ne m'ont pas été données, je peux faire, sans le vouloir et sans le savoir, un mauvais usage de l'enseignement ésotérique ; aussi Jésus m'enjoint-il d'être prudent comme le serpent et pur comme la colombe. En revanche, une fois établi dans le «lieu de la vie», dans «la chambre nuptiale», je bois à la source bouillonnante qui me donne le discernement, celui dont fit preuve un Thomas (log. 13), une Salomé (log.61), discernement qui permet la vue juste, la réponse spontanée, le comportement qui témoigne à la fois d'une simplicité totale et d'une prudence sans défaut.

Et la merveille des merveilles, c'est que le lieu d'élection du monakhos, du solitaire, n'est pas celui d'une rencontre d'amants, qui ne mène pas plus loin qu'à constater combien fugitive est l'extase, mais bien l'endroit où se réalise l'un dans la réunion du masculin et du féminin.

Emile Gillibert



RECHERCHES

PAROLES DE SRI NISARGADATTA MAHARAJ

Question : N'existe-t-il pas un état d'absolue perfection qui ne peut se détériorer ?

Réponse : Tout ce qui a un commencement doit avoir une fin. Dans le non-temps, tout est parfait ici et maintenant.

Q : Mais en temps voulu n'atteindrons-nous pas ce non-temps ?

R : En temps voulu, nous retournerons au point de départ. Le temps ne peut pas plus nous emmener hors du temps que l'espace hors de l'espace. Tout ce que vous pourrez obtenir par l'attente, c'est davantage d'attente. L'absolue perfection est ici et maintenant et non pas dans un quelconque futur proche ou éloigné. Le secret réside dans l'action, ici et maintenant. C'est votre comportement qui vous aveugle sur vous-même. Balayez tout ce que vous croyez être et agissez comme si vous étiez absolument parfait, quelle que puisse être votre idée de la perfection. Vous n'avez besoin que de courage.

Q : Où puis-je trouver un tel courage ?

R : En vous même bien sûr. Cherchez à l'intérieur.

Q : Votre grâce m'aidera !

R : Ma grâce maintenant même vous dit: cherchez à l'intérieur. Tout ce dont vous avez besoin vous le possédez. Employez-le. Comportez-vous du mieux que vous pouvez, faites ce que vous croyez devoir faire. Ne craignez pas les erreurs, vous pourrez toujours les réparer, seules vos intentions importent. Vous n'avez aucun pouvoir sur la forme que prennent les choses, mais vous l'avez sur les motifs de vos actions.

Q : Comment une action née de l'imperfection peut-elle conduire à la perfection ?

R : L'action ne conduit pas à la perfection. La perfection s'exprime en action. Tant que vous vous jugez par ce que vous exprimez, accordez à cette expression la plus grande attention.

Quand vous prendrez conscience de votre véritable nature, votre comportement sera spontanément parfait.

Q : Si je suis déjà parfait, hors du temps, pourquoi suis-je né ? Quel est le but de cette vie ?

R : C'est comme si vous me demandiez : de quel intérêt peut-il être pour l'or de devenir joyau ? Le joyau bénéficie de la couleur et de la beauté de l'or, mais l'or n'en est pas enrichi. Similairement, la réalité exprimée en action rend l'action belle et signifiante.

Q : Que peut gagner le réel à être ainsi exprimé ?

R : Que pourrait-il gagner ? Rien, en aucun cas ! Mais il est dans la nature de l'amour de chercher à s'exprimer, de s'affirmer, de vaincre les difficultés. Quand vous aurez compris que le monde n'est qu'amour en action, vous le considérerez très différemment. Mais d'abord votre attitude envers la souffrance doit changer. La souffrance est avant tout une demande d'attention qui elle même est un mouvement d'amour. Plus que le bonheur, l'amour veut l'évolution, l'élargissement et l'approfondissement de la conscience et de l'être. Tout ce qui vous en empêche devient source de souffrance et l'amour ne se dérobe pas devant la souffrance. Sattva, l'énergie qui participe au développement harmonieux et juste, ne doit pas être entravée. Quand son passage est obstrué, elle se retourne contre elle-même et devient destructive. Dès que l'amour est refoulé et qu'il est permis à la souffrance de se répandre, la guerre devient inévitable. Notre indifférence envers la peine de notre prochain conduit la souffrance à notre porte.



Compte rendu synthétique de la RENCONTRE AVEC EMILE GILLABERT des 20 et 21 novembre 1981

Se maintenir à un niveau ésotérique, comme nous nous efforçons de le faire, en suivant une ligne résolument métaphysique, c'est s'aliéner tous ceux qui obéissent à l'attrait de l'exotisme et cherchent le salut dans l'ailleurs et dans le devenir, c'est donc en même temps se priver du soutien matériel du très grand nombre. Mais il n'est pas possible de servir deux maîtres.

Ce qui marque l'homogénéité de notre groupe c'est tout d'abord la place éminente qu'il accorde à l'«Evangile selon Thomas» sur le plan de la réalisation intérieure. Les recherches entreprises dans ce sens à Métanoïa dans plusieurs ouvrages, dont la parution s'échelonne de 1974 à 1981, et dans les Cahiers Métanoïa, depuis plus de sept ans, ont permis et continuent de permettre une prise de conscience de plus en plus claire des exigences de l'enseignement de Jésus.

Le travail se poursuit en s'approfondissant. Cependant des dangers nous guettent qui peuvent rebuter les membres récents; danger de l'emploi d'un certain langage difficilement accessible au premier abord et trop coupé de notre parler quotidien, danger de ne pas suffisamment tenir compte du cheminement de chacun et de ne pas se mettre à sa portée. C'est du reste un peu pour remédier à ces inconvénients et par attention fraternelle envers les nouveaux membres qui nous ont témoigné leur confiance que nous publions ci-après un texte de synthèse établi par notre ami Pierre Bourgeois à la suite d'une rencontre qui eut lieu à Rouen à l'automne dernier avec Emile Gillabert. Ce texte a le mérite de retracer dans ses grandes lignes, et avec beaucoup de clarté, le chemin qui a été parcouru à Métanoïa depuis voici neuf ans.

La Rédaction

En 1945 furent découverts à Nag-Hammadi, en Haute-Egypte, plus de 50 manuscrits constituant la bibliothèque d'une communauté qui s'était éteinte au 4^m siècle de notre ère. Parmi ces manuscrits figurait celui de l'Évangile selon Thomas, dont une première édition peu accessible parut en français en 1959.

C'est dans cet Évangile qu'Emile Gillibert trouve alors les réponses aux questions qu'il se posait depuis son enfance sur la nature réelle de l'enseignement de Jésus.

Toute son œuvre, dès lors, consiste à faire connaître et comprendre les PAROLES DE JÉSUS transcrites dans l'Évangile de Thomas, évangile qu'il publiera en 1979 avec deux autres chercheurs, Pierre Bourgeois et Yves Haas, dans une traduction plus accessible et plus fidèle à l'esprit de l'ensemble des manuscrits de Nag-Hammadi ; cette traduction est suivie de commentaires métaphysiques dont l'auteur montre bien que ces Paroles de Jésus nous proposent, tout comme les grands enseignements traditionnels orientaux (*Védas, Upanishads, Bhagavad-Gita, Tao, Tch'an, etc.*), la libération et la réalisation par l'ouverture au Royaume intérieur.

Certes, l'adhésion à la Parole de Jésus transcrite par son disciple Thomas ne va pas sans une remise en question d'importants articles de foi contenus dans la doctrine chrétienne traditionnelle. On peut le comprendre, affirme Emile Gillibert, quand on sait, grâce aux savants travaux effectués par les théologiens officiels (notamment par les professeurs de l'École biblique de Jérusalem), que les évangiles canoniques sont l'aboutissement de rédactions successives fortement marquées par l'influence de Saint Paul. Or Saint Paul ne s'intéresse pratiquement pas à la Parole de Jésus, qu'il n'a d'ailleurs jamais entendue, mais presque uniquement au personnage du Christ crucifié et ressuscité ; pour le reste, il s'inspire essentiellement de la doctrine des Esséniens, que l'on connaît bien depuis la découverte, en 1947, des fameux manuscrits de Qumran sur les bords de la Mer Morte (à ne pas confondre avec ceux de Nag-Hammadi en Egypte!) : les Esséniens vivaient sur le pied de guerre dans l'attente fébrile d'un branle-bas cosmique devant préluder au Jugement dernier qui assurerait le triomphe du peuple hébreu sur le monde.

Quant aux autres disciples, ils n'ont manifestement pas compris la pédagogie de Jésus ; ils ont continué, comme leurs ancê-

tres, à suivre la voie de l'Imaginaire et ont essayé à tout prix de faire « coller » les Paroles (et les actes) de Jésus avec les visions des prophètes de l'Ancien Testament, dénaturant ainsi sa notion de royaume intérieur pour en faire un instrument de conquête et de triomphe collectif. Et les évangiles canoniques présentent une suite d'événements édifiants, souvent miraculeux destinés à établir une doctrine du Salut hors du présent, dans l'au-delà.

Thomas semble donc bien être seul à avoir compris et transcrit le véritable *Enseignement* de Jésus. Son évangile ne comporte d'ailleurs que les Paroles de Jésus; de plus, il est antérieur aux remaniements dus à l'influence de Saint-Paul et représente la source première des autres évangiles.

Ainsi, avec l'Évangile de Thomas, le pont est assuré entre l'Extrême - Orient et l'Occident (Occident, initialement limité aux cultures méditerranéennes, dans lesquelles Jésus a définitivement pris place). Et à l'arrière-plan de toutes les formes de religion traditionnelles qu'unit ce pont, on retrouve la même quête: celle du Royaume intérieur toujours présent ici et maintenant, auquel il suffit de s'ouvrir par une recherche appropriée.

Le premier contact avec le texte de Thomas peut surprendre et décevoir: nulle part il ne parle de la sacro-sainte Charité chrétienne; il ne prône même pas le sens de la solidarité ou les vertus altruistes en général. Mais c'est oublier que ces «qualités» vont de soi lorsque la *Connaissance* du Royaume intérieur est assurée. Emile Gillabert rappelle ici l'une des paroles de Jésus que les Canoniques n'ont pour notre chance ni occultée ni altérée: «Cherchez le Royaume, et le reste vous sera donné par surcroît». Une fois réalisé, dit E. Gillabert, on se trouve à la source de l'Énergie, donc de l'Amour-Connaissance: on est alors à même de *faire face spontanément* et immédiatement à toutes les situations (par exemple, donc, devant la détresse d'autrui). Ainsi on n'est plus un interventionniste (ce qui est souvent un comportement névrotique donc néfaste), mais un intervenant spontané au moment et à l'endroit voulus.

Interrogé sur la valeur comparée de la «cure évangélique» et de la cure psychanalytique, E. Gillabert répond en substance ce qu'il a écrit dans son ouvrage *Paroles de Jésus et Pensée orientale*, pp. 81 - 82: «Une thérapeutique ordinaire peut soula-

ger un état fortement névrotique, mais la psychanalyse a un objectif limité. Il se peut que l'analyse délivre le patient de son refoulement, le libère provisoirement de son angoisse en lui permettant une meilleure insertion dans le milieu social, autrement dit, en améliorant la relation sujet - objet. Mais le rétablissement risque de n'être que provisoire; il ne mène pas nécessairement à la transformation, surtout si le psychanalyste ignore, comme c'est presque toujours le cas, les notions élémentaires de la métaphysique. Il arrive même que le soulagement du patient qui voit s'écrouler certains mécanismes de défense soit suivi de rechutes aggravées que l'évangile caractérise par le retour offensif de l'esprit impur (Lc 11. 24-26 et Mt 12. 43-45). Dans la seule perspective de l'analyse, le traitement pourra tout au plus améliorer des mécanismes compensatoires. Or c'est d'un éveil qu'il doit s'agir, d'un accès au monde de la réalisation intemporelle. La transformation radicale que proposent le Tch'an et l'enseignement de Jésus est celle où le moi aura perdu toute consistance au point de n'être plus ni sujet ni objet. Il aura perdu la bataille qu'il devait perdre. N'étant plus ni sujet, ni objet, il sera désarmé, incapable d'une lutte quelconque, sans recours, même celui du suicide, et sans ressource, car, tant qu'il est à même de se supprimer, il est encore agissant...»

C'est là que se pose tout naturellement la question de la relation ente le Moi et le Soi selon Jésus. Mais Jésus a dit:

«Le royaume du Père est comparable à un homme
qui voulait tuer un grand personnage.

Il dégaina l'épée dans sa maison

et transperça le mur

afin de savoir si sa main serait sûre.

Alors il tua le grand personnage.»

(Ts, logion (=Parole) 98)

Ce grand personnage, c'est le moi, qui n'existe que parce qu'il se retranche derrière son mur, dans sa maison — mur, maison qu'il a bâtie pour s'assurer un espace personnel distinct de l'Espace. Si cet emmuré se «désemure», il refait son union avec l'Espace, avec le Soi. Son Moi était illusion, et «son espace» n'a jamais été distinct !

Sur ce même point, E. Gillabert cite encore le grand maître soufi Ibn'Arabi: «Autre que Lui n'est pas».

Donc, ce qui est, c'est le Soi. Notre infirmité est alors de croire que notre Moi a une existence propre, donc séparée; et cette infirmité, nous la devons à notre mental. Ce mental-là rentre dans l'ordre lorsqu'il se vide de ses multiples personnages et est ramené à sa simple fonction technique. C'est alors que peut s'effectuer la Réalisation qui fait l'objet de la PAROLE; et cette Réalisation permet de retrouver l'état d'ENFANCE.

Certes, il n'est pas question, pour retrouver cet état d'enfance, de ... «bêtifier». De toute façon, Jésus s'adresse à des êtres achevés, à des adultes à part entière, auxquels il propose de retrouver l'état d'unité et de spontanéité de l'enfant que n'ont pas encore sollicité le mental, la mémoire, l'imagination. C'est le grand retour au Commencement ...

Les disciples dirent à Jésus :

Dis-nous comment sera notre fin.

Jésus dit :

Avez-vous donc dévoilé le commencement
pour que vous cherchiez la fin ?

Car là où est le commencement,
là sera la fin.

Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas de la mort.

(Ts, log. 18)

On voit dès lors qu'il s'agit, à un certain âge ou à un certain stade de son existence, de se désengager de son savoir, de son avoir, de son pouvoir, pour ne plus s'occuper qu'à «dévoiler le commencement».

Jésus a dit :

L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas
à interroger un tout petit enfant de sept jours
au sujet du lieu de la Vie,
et il vivra...

(Ts, log. 4)

Ce «Commencement», c'est donc le «lieu de la Vie»: il est notre origine. Et pour la retrouver, il faut passer du physique au métaphysique. La recherche peut paraître ardue, mais il faut savoir en «payer le prix»:

Jésus a dit :

Que celui qui cherche ne cesse de chercher
jusqu'à ce qu'il trouve;
et quand il aura trouvé,
il sera bouleversé,
et, étant bouleversé,
il sera émerveillé,
et il régnera sur le Tout.

(Ts, log. 2)

Par conséquent, Il faut le répéter, la grossière erreur serait
de jouer au petit bébé :

Jésus vit des petits qui tétaiant.
Il dit à ses disciples :
Ces petits qui tètent sont comparables
à ceux qui vont dans le Royaume.
Ils lui dirent :
Alors, en étant petits,
irons-nous dans le Royaume ?
Jésus leur dit:
Quand vous ferez le deux Un,
et le dedans comme le dehors,
et le dehors comme le dedans,
et le haut comme le bas,
afin de faire le mâle et la femelle
en un seul
pour que le mâle ne se fasse pas mâle
et que la femelle ne se fasse pas femelle...
alors vous irez dans le Royaume.

(Ts, log. 22)

Ainsi donc tout est là: l'état d'enfance n'a pas à être retrouvé par une régression temporelle, car en fait il ne nous a jamais quittés; c'est nous qui l'avons quitté, seul au tréfonds de notre être, pour nous maintenir avec notre illusoire Ego, fruit de notre mental, dans les phénomènes duels de la Manifestation. Ainsi nous sommes tantôt en haut, tantôt en bas, tantôt dedans, tantôt dehors. L'état d'enfance est le Royaume d'où part l'Energie avant sa dualisation phénoménale. Il est certes nécessaire de vivre avec cette dualisation puisque l'existence biologique en dépend; mais nous n'avons pas à y installer un Moi, d'autant moins que ce Moi sera sollicité par la perpétuelle impermanence de l'existence et n'échappera pas à la force centrifuge de ce sys-

tème. Redécouvrons au fond de notre être le Royaume intact de notre aire de départ; prenons conscience de notre appartenance au Tout, au Soi, à l'espace:

Le Soi est analogue à l'espace. Il s'est manifesté dans les vivants qui sont en effet semblables aux portions d'espace contenues dans des pots et façonnés, pour ainsi dire, comme le sont ces ustensiles.

Il s'agit là d'un exemple pour faire comprendre ce qu'est en réalité la venue à l'être.

Quand les pots sont détruits, l'espace contenu dans ces pots se fond dans l'espace universel.

De la même façon, les vivants se fondent ici-bas dans le Soi.

(Mandukya Upanishad, Kârikâ de Gaudapâda, 3. 3-4)

La destruction du pot, c'est, on le voit bien, la destruction de l'Ego ou Moi, pure illusion créée par le mental pour le mental. Après cette destruction, on se (re)trouve dans le Vide antérieur à l'existence:

Heureux celui qui ETAIT déjà
AVANT D'EXISTER...

(Ts, log. 19)

Quant aux versets du log. 22

«afin de faire le mâle et la femelle
en un seul

pour que le mâle ne se fasse pas mâle
et que la femelle ne se fasse pas femelle»,

ils prouvent bien que Jésus ne partage pas les fureurs misogynes de Saint Paul et de tout le judéo-christianisme (cf. A.T. et N.T.).

Bien au contraire, il réhabilite pleinement les femmes (il y en a parmi ses disciples, et certaines, telle Salomé au logion 61, le comprennent aussi bien que Thomas); et il demande à l'homme de développer sa composante féminine et à la femme de développer sa composante masculine: il parle en faveur d'un état d'esprit androgyne — celui qu'obtient le couple dans son union —.

Mais l'ésotérisme de l'Evangile selon Thomas ne se laisse parfois pas aussi aisément décrypter: ainsi, il y a des versets ou des logia entiers qu'on ne comprend pas à la première lecture, ni à la deuxième, ni à la dixième. Parfois même cela ne se fera qu'à la millième lecture, *lorsque le travail intérieur sera assez avancé* pour que le mental s'efface définitivement devant l'évi-

dence intuitive — évidence intuitive qui relève beaucoup plus de l'expérimental, du vécu, que du réfléchi, de l'analysé. C'est même le but que poursuit Jésus en se faisant ici et là «obscur»: il sait que notre maturation est à ce prix. Alors, comme disent les *gnostiques*⁽¹⁾, on sera passé de l'étage psychique à l'étage pneumatique (l'étage inférieur — il y en a trois — étant appelé hylique); on se sera enfin dépouillé de tous les oripeaux du mental:

Ses disciples dirent:

Quel jour te manifesteras-tu à nous ?

Jésus dit :

Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte
et prendrez vos vêtements,
les déposerez à vos pieds
comme les tout petits enfants,
les piétinerez,
alors vous verrez le Fils
de Celui qui est vivant
et vous n'aurez pas peur.

(Ts, log. 37, où paraît une fois de plus le thème de l'enfance)

Ainsi réalisés, nous pourrons donner l'information que Jésus même nous apporte:

Jésus a dit:

Si les gens vous disent:

d'où êtes-vous ?

dites-leur :

Nous sommes venus de la lumière,
là où la lumière est née
d'elle-même.

Elle s'est levée

et manifestée dans leur image.

S'ils disent :

qui êtes-vous ?

dites :

nous sommes ses fils

et nous sommes les élus du Père le Vivant.

S'ils vous demandent :

quel est le signe de votre Père qui est en vous ?

dites-leur :

C'est un mouvement et un repos.

(Ts, log. 50)

Encore faut-il dire que même le plus profond des logia, tel ce logion 50, se meut dans le psychique — tout en étant d'inspiration pneumatique — : en effet les mots sont de l'ordre du mental ou psychique, et nous ne devrions nous en servir qu'à des fins purement opérationnelles, c'est-à-dire seulement pour les nécessités de l'existence et dans les exercices destinés à notre quête de la *Connaissance* ou *Gnose*⁽²⁾: ces exercices comprennent entre autres les *échanges poétiques*, le *Jnâna-Yoga* et la lecture active de l'Évangile selon Thomas telle qu'elle est pratiquée à l'*Association Métanoïa* — association dont le siège est à Marsanne (Drôme), chez l'auteur —.

Pierre Bourgeois

(1) Les gnostiques ont été trahis par l'image accablante qu'en ont donnée les hérésiologues. Les textes de Nag-Hammadi, s'ils sont fidèlement interprétés, rétablissent heureusement la véritable image de ces communautés dont la recherche témoignait d'une exigence surprenante (comme le montre précisément Emile Gillibert dans son ouvrage *Jésus et la Gnose*, paru le jour même de la première Rencontre de Mont - Saint - Aignan, près de Rouen, le 20 novembre 81).

(2) Le mot gnose (d'où « gnostique ») et le mot *Connaissance* ont la même étymologie indo-européenne, qu'ils partagent d'ailleurs avec le mot sanskrit *Jnâna* (Yoga). Le rapprochement entre l'Évangile et le Yoga s'inscrit donc déjà au départ comme significatif de la même « soit métaphysique ».



LA CONSCIENCE

L'erreur habituelle est de croire qu'en l'homme la pensée domine. Non, c'est une quatrième instance qui domine, puisqu'elle seule voit et peut observer le corps, les sentiments et les pensées. Et c'est la conscience. Il est très difficile, quoique possible, de supprimer l'activité des sens, des sentiments et des pensées, par une action volontaire et momentanée, qui est la concentration.

Il est bien plus facile d'observer toutes ces activités par la seule action de la conscience. Et l'évidence se fait que cette capacité d'observer les activités individuelles n'est pas individuelle, n'est pas plus individuelle que l'air respiré ou que la lumière qui éclaire. La seule action volontaire, ou effort, est de demeurer dans cet état de conscience, qui ne se développe que par l'exercice. La conscience donc, par sa seule existence, contraint et éclaire à la fois le psychisme par une reconnaissance de la non-existence individuelle. L'individu est comparable à un prisme qui diffracte cette lumière blanche, incolore, qu'est la conscience.

La conscience est une autre vision de la réalité, non déformée, non étroitement limitée, et elle ouvre des horizons, elle découvre des possibilités, inconnus auparavant.

On peut comparer le monde à des images, et la conscience à une lumière qui rend visibles les images plus ou moins clairement.

Il n'existe pas d'individu distinct du monde visible, et il n'existe pas de monde visible distinct de cette lumière de la conscience, sans laquelle il n'existerait rien de perceptible.

M. Conrad

VOIES DE GNOSE - LUCIDITE

La Gnose n'est pas un système de pensée, mais une expérience, et une expérience individuelle. C'est pourquoi elle échappe même aux catégories de la pensée: à sa logique, à ses concepts. Cette qualité du discours gnostique, puisque paroles et écrits restent indispensables au dialogue, l'a *toujours* fait paraître incertain, incohérent voire scandaleux, aux professionnels de la philosophie et de la religion. C'est qu'il y a plusieurs exposés possibles de cette expérience, et les mots, pour la dire, ont perdu toute prééminence. Suivant cette parole de tradition qui nous rappelle de ne pas confondre le doigt et la lune qu'il montre, seule importe cette passion de connaissance qui nous entraîne vers «ce qui ne périt pas»...

Ces voies, faut-il le préciser, n'ont rien de commun avec les obligations dont on fait devoir, dans les morales établies, de suivre les impératifs. Elles ne sont guère tracées au cordeau. Elles orientent néanmoins la démarche gnostique et s'imposent comme les passages naturels de l'expérience libératrice.

Citons donc, premièrement, la lucidité: ce qui surprendra encore ceux qui ont toujours voulu réduire la gnose à quelques excentricités ésotériques passées et à propos desquelles d'ailleurs la lumière n'a jamais été faite. Mais, ésotérisme, la gnose est d'abord la connaissance, si hardie qu'elle ne s'embarrasse d'aucun préjugé et ne prend garde de raison à l'élucidation du seul mystère: quel sujet pour quel objet de connaissance? Ce pourquoi elle libère tout le pouvoir gnoséologique de l'homme, principalement son pouvoir d'attention. Mais d'attention sans sélection, sans focalisation: ce qui conduit bien au-delà de la pensée, par un jeu indéfini de miroirs qui ne permet plus au moi de se préoccuper de sa seule conservation mais d'observer tout ce qui est (arrive) au prix de la perte de ce centre exclusif. Dans le champ d'une sensation ou d'une cogitation; que tout soit donné y compris le sens de la prise quand elle se produit! Devant tel paysage, pendant telle conversation, ne négliger aucune impression pour assister à la naissance du désir, là où le choix se fixe...

La pensée est un système de mesure et de comparaison qui ne définit que du connu — ou reconnu — délimité par une mémoire personnelle ou collective. Elle est mue par le désir: sympathie ou répulsion, lui-même aimanté par la peur. Ainsi tout ce

qui m'arrive affecte la trame d'un moi qui s'inscrit dans une histoire dont le temps est porteur de la peur de la mort, inéluctable menace, et de toutes les tentatives pour y échapper. Au contraire, la lucidité exerce un pouvoir de connaître qui, sans dissoudre le moi comme sujet d'expérience, le libère de ses discriminations pour favoriser une vision globale et impersonnelle de tous les pôles habituels de la pensée, du désir ou de la peur. C'est un des enseignements les plus importants de la Tradition: que le flux de la vie, rendu à son cours normal et non contenu par des digues «idéologiques», rétablit de lui-même la bonne relation du moi au non-moi, où se trouve l'origine de toutes les tensions et de toutes les souffrances.

La lucidité du gnostique n'est pas un effort d'observation tendu par la volonté d'atteindre un but déterminé: elle est la passion de connaître au-delà de toutes les significations codifiées par le moi. Cela peut ressembler à un dévergondage. Mais qui m'imposait ces limites? Qu'est-ce qui pouvait créer tant d'opacité, d'impénétrabilité du moi au toi? Cette lucidité est en quelque sorte un regard que l'infini pose sur lui-même, ici et maintenant, par mes yeux et tous ces sens-fenêtres largement ouverts à la manifestation du multiple et de ses apparences.

La lucidité, au contraire de l'introspection pratiquée par l'autisme de vocation littéraire, ou de la réflexion recommandée par la sagesse philosophique, rend le spectacle à lui-même sans aucune appropriation exclusive par le spectateur. L'absolutisation du moi se trouvant à la source de toute peur et de toute avidité, la lucidité m'éveille à mon «autre» nature en libérant un regard que plus aucune autre fiction ne limite. La vague n'est plus cet éphémère petit relief d'eau, frémissant de sa seule durée impartie, roulant par son unique consistance, et disparaissant: elle retrouve sa vérité illimitée, indestructible; un moment et un mouvement de l'Océan.

Raymond Oillet



BIBLIOGRAPHIE

Roger QUESNOY, L'Eclat des jours⁽¹⁾, Centre Froissard de Recherches Poétiques, Valenciennes.

Il faut croire que des affinités électives rapprochent poètes et gnostiques. Toujours est-il que notre Association est heureuse de compter parmi ses membres des poètes comme Philippe DUMAINE, Robert GAUD, Walter BELLOTTO, Roger QUESNOY...

Ce dernier vient de publier un recueil intitulé «L'Eclat des Jours».

Ne croyez pas, si vous ne connaissez déjà Roger QUESNOY, qu'il s'agit là d'un opuscule isolé de poète en quête d'un public. L'auteur a publié, en particulier dans la «Nouvelle Revue Française», (Gallimard)

- L'Observateur (avril 1961)
- Une philosophie de la pudeur: Jean Grenier (mars 1961)
- Pour la paresse (août-septembre 1961)
- Filigranes (juin 1963)
- L'effacement (mai 1971)

On rencontre un jour le Maître apte à favoriser sa recherche profonde. Avant d'apprendre à écouter le Maître intérieur, Roger Quesnoy a rencontré des aînés connus: Jean Grenier l'a initié au Tao, Hubert Benoît au Tch'an, Jean Paulhan lui a fait connaître l'Évangile selon Thomas qu'il citait volontiers, Olivier Lacombe lui a fait connaître très tôt le Védanta.

Une lecture hâtive des œuvres de Quesnoy nous incite à rapprocher le poète des surréalistes; cependant à lire et à relire «L'Eclat des Jours», on se rend compte que le surréaliste n'est pas resté en chemin mais qu'il nous offre un recueil, gnostique de part en part. Courts récits, souvenirs, notations brèves témoignent d'une attention — sans tension — aux choses de la vie, d'une vie humble où il ne se passe rien d'important, mais où l'Essentiel est là, souterrain, à fleur de terre. Celui-ci, enveloppé d'une lumière diffuse, n'est pas nommé par pudeur. Le Royaume est là, même si je ne le vois pas. En revanche je vois le poète voir les objets, et ces derniers m'intéressent moins que l'acte de vision du poète. Comme lui, à son invitation discrète, je regarde. Mais comment dire l'expérience? «Des mots religieux pourraient-ils traduire CELA?», «interroge le poète»; «oui»,

répond-il, «s'ils n'étaient presque tous biseautés».

Le mental tue la vie à sa source, d'où le secret espoir de rejoindre l'enfance: «Adviennent de préférence des mots d'enfants, de jeux variés». Les mots, usés, éculés, sont comme les miettes d'un festin royal. Que peuvent-ils laisser deviner ? Dans un petit texte intitulé «Miettes», qui pourrait tout simplement être une note, le poète nous dit: «C'est donc un ensemble de textes avec des sous-ensembles. Leurs formes sont imprécises car à peine perçues. Il me faut néanmoins les saluer de temps à autre. Ils germinent en prolongements. Puis disparaissent. Et se redéploient. Leur sens n'est guère différent du pain et de la planche, de la main dans les cheveux, du bouton sur la porte. Reliefs de rêves. Restes de rives».

Reliefs, restes qu'on n'en finit pas de goûter, «éclats» de ce que le mental voudrait considérer, pour se survivre, comme une continuité. Mais cette continuité, l'Autre l'a fait éclater, l'a brisée, afin de nous rendre à l'harmonie cosmique. C'est alors que nous envahit la vraie lumière nous permettant de voir ce que l'œil ne voit pas, d'entendre ce que l'oreille n'entend pas...

C'est en elle que je vis
Récapitulant mes amours sages et fous
Au tarot de mes paumes
Comme on respire
Une longue plage de sable
Dans la fraîcheur du matin

Je suis le navire et la mouette
La pluie et le vent
O la pluie
O le vent qui vous cerne
Qui vous roule dans ses longs plis tièdes
O la petite aube blanche
Qui soudain surgit
Du creuset de la nuit

Cheminement de l'âme
Qui s'étoile de s'étioler

Adhésion paisible
A l'harmonie décelée.

(1) Centre Froissart de recherches poétiques - 19, rue des Jonquilles Famars - 59300 Valenciennes

Philippe DUMAINE. L'Habit de lumière, poèmes. Atelier Raymond Crès, Bonnétable, Sarthe, 1981.

Le poète n'est plus à présenter. Les « Cahiers » ont déjà parlé de l'homme et de l'œuvre, sans du reste prétendre rivaliser avec l'excellente étude qui lui a été consacrée par le poète Jehan DESPERT (collec. *visage de ce temps*, éd. Subervie, 1979). Mais bien avant, Gide, Seghers, Camus ont salué le voyageur de l'« espace du dedans ».

Comme le dit Jehan DESPERT, chaque livre de Philippe DUMAINE « est devenu un signe planté sur le chemin de la connaissance ».

La recherche ésotérique devait conduire l'auteur de l'« Habit de lumière » à découvrir l'Évangile selon Thomas et à témoigner à nos travaux une fraternelle solidarité. Toute quête gnostique est une quête de solitaire. Cela n'enlève pas à l'auteur le besoin de communiquer et d'être présent au monde : au contraire, le poète puise dans son univers intérieur le désir profond de partager l'aventure des hommes et d'être solidaire des plus déshérités d'entre eux.

Dans son dernier recueil, on sent peut-être encore plus que dans les œuvres antérieures ce frémissement au contact de la souffrance humaine. Celle-ci n'est pas une image romantique qui veut nourrir l'expression poétique ; elle est méditation et amour et suscite interrogation fondamentale et communion. Les constats sont douloureux, tel celui que le poète exprime dans la *chanson de la putain* :

J'offre mon ventre, mes caresses,
mes seins flétris à qui les veut,
cachant d'un rire ma détresse
séchant mes pleurs à mes cheveux...

Les événements nous obligent à reconnaître notre faillite
Et c'est le titre d'un poème infiniment douloureux :

Les avons-nous sauvés pour qu'ils hurlent de faim
Les avons-nous sauvés pour qu'ils tremblent de froid
pour qu'ils traînent des corps dévorés de vermine
les avons-nous sauvés pour les priver d'une âme
pour les déposséder de leur dignité d'homme
les avons-nous sauvés pour que leur sang fiévreux
donne naissance à d'autres êtres de souffrance
plus pâles plus nombreux plus pétris de colère

les avons-nous sauvés pharisiens sans amour
pour leur offrir un monde absurde et dérisoire
où nous les enfermons dans les sacs de la nuit
les avons-nous sauvés pour que leur horde immense
se rassemble aux confins des déserts de la haine
avant de déferler sur nos cités putrides
portant au poing le feu de leur juste vengeance.

L'intensité poignante de la douleur pose d'une façon cruciale le problème du mal dans le monde. On peut dire que Philippe DUMAINE est un gnostique congénital car, comme le gnostique, il éprouve au tréfond de l'être l'angoisse existentielle.

Jésus disait à son entourage soucieux de se préserver de lendemains inquiétants : « cherchez d'abord le Royaume et tout le reste vous sera donné par surcroît ».

Ce propos peut paraître indécent face aux atrocités qui soulèvent des cris d'horreur. Et pourtant, la possibilité d'y voir clair n'est pas ailleurs que dans la réponse à la question « Qui suis-je ? » Dans ce sens, la recherche du Royaume intérieur, qui mène à la connaissance de soi, rétablit, quoi qu'on puisse penser, l'ordre des choses.

La poésie est instrument de gnose ; elle dissout, dans les moments privilégiés, ce qui empêche l'homme d'être lui-même. Que ce qui est fugitif puisse devenir permanent, n'est-ce pas le chemin de l'éveil ? La fonction du poète prend alors une importance singulière que l'auteur, ici, par humilité, semble minimiser :

Poète sans moyen pour soulager mes frères,
je leur offre du moins le peu que j'ai : des mots
mais d'amour, et jaillis du profond de moi-même,
dans l'espoir d'atterrer le mur de solitude
d'indifférence et de silence entre les êtres.

Les critères du monde ne sont pas ceux de la poésie. Les discours politiques ne remplacent pas la communion qu'instaure le poète pas plus que la puissance des hommes ne désarme la souveraineté de l'enfant.



Du «lieu de la vie» où s'est «logé» le poète, la poésie nous est donnée. Elle coule de la source devenant ce qu'elle est réellement: instrument de gnose.

Rendre compte des écrits de Daniel GIRAUD, est une entreprise difficile. Malgré les connivences nombreuses avec l'auteur, malgré l'accord profond sur l'essentiel — et peut-être à cause de cela —, les mots mis ensemble semblent trop usés pour avoir servi à autre chose qu'à ce qui ne peut pas ne pas être dit. L'original naît de l'originel: épreuve de fidélité et non exercice de style.

La quasi totalité des humains s'enfoncent à partir de la naissance dans un dualisme irréversible et n'imaginent même pas un état où le deux pourrait redevenir Un. Daniel GIRAUD nous offre une expérience qui va à l'encontre de cette évolution-érosion-mort. A l'âge où la plupart des êtres cherchent à se structurer dans des compensations qui affirment leur personnalité, l'homme développant sa composante masculine et la femme sa composante féminine, GIRAUD, né en 1946, semble uniquement préoccupé à réunir les contraires pour rétablir l'unité originelle. A l'âge de 36 ans, il publie à compte d'auteur un livre intitulé «L'Être et le Cosmos»⁽¹⁾, approche à la fois poétique et métaphysique de la Réalité non-duelle, ouvrage étonnant quand on connaît l'âge de l'auteur. Tout semble se passer comme si celui-ci n'avait pas vraiment quitté l'état non-duel et comme si le monde manifesté n'était que l'ombre fugitive du monde non-manifesté, d'où son souci constant, voire obsédant, de faire le deux Un, la constatation du deux étant inscrite dans le processus de la manifestation cosmique et déterminée en *yin* et *yang*, masculin et féminin, ciel et terre... Cependant, dans le diagramme, la moitié *yin* comporte un point *yang* et la moitié *yang* un point *yin* signe de l'interdépendance des deux déterminations: «Autant la femme a besoin d'un homme qui puisse approfondir ses obscures régions non-conscientes qui souvent la dépassent, autant l'homme a aussi besoin d'une femme qui puisse le dérationnaliser. Car la femme possède un pied encore ancré dans la mémoire du monde. Si elle est dépassée par elle-même, elle dépasse aussi l'homme qui a perdu l'aspect occulte de la vie et qui ne sait plus que raisonner et argumenter en vain. Et il faut que l'homme perde sa pseudo «virilité» et que la femme perde sa «futilité» pour qu'il n'y ait plus question de lutte des sexes,

(1) L'Être et le Cosmos chez Daniel Giraud, Boussan, 09320 Massat

de discrimination sexuelle et condition masculine ou féminine.»
(L'Être et le Cosmos p. 48 et 49).

Le livre est constellé de formules qui étoilent notre ciel intérieur en favorisant la prise de conscience que notre vraie nature est le Vide:

- *Au départ il y avait un point, dès qu'il y eut deux points, c'en fut fini de la paix primordiale du Vide. L'être n'est pas seulement mis au monde, il est aussi soumis au monde, à partir de l'instant où il en prend conscience, il n'est plus du monde malgré qu'il soit «au monde» ... C'est le monde qui naîtra de lui.*

- *L'homme est la clé, la femme est la serrure, l'être est le fils de l'ouverture du Ciel et de la Terre.*

- *Dès sa naissance, le vivant porte déjà en lui le germe de sa mort. En prendre profondément conscience c'est bien vivre sa mort.*

- *Il y a quelque chose quelque part derrière la conscience. La désintégration de la pensée, puis la réintégration de celle-ci revient à accomplir l'expérience du vide qui est une purification. Encore faut-il découvrir l'appareil émetteur qui désintègre et le récepteur qui réintègre.*

- *Rien n'est à prouver, tout est à éprouver, Maintenant ou jamais.*

Aphorismes, sentences, apophtegmes, réflexions, se suivent dans un paysage gnostique, sans déroulement logique, sans ordre apparent. Néanmoins, l'assemblage des mots résulte de l'attention à la vie profonde et le sens qui les ordonne est le reflet de l'harmonie cosmique à la fois infiniment diverse mais essentiellement unie.

Une plaquette plus récente intitulée «Être sans être (2)» est de la même veine que «L'Être et le Cosmos». La voie non-duelle dans laquelle se situe cet écrit est indiquée déjà par le titre. L'Être naît du Non-Être. Envisagé en tant qu'être, il n'est plus à l'origine. Il est le deux né du Un; il est donc duel, tandis que, relié au Non-Être, il demeure le principe de la manifestation. Ainsi donc l'Être, pris en tant que tel, n'est pas infini pour la raison bien simple qu'il ne coïncide pas avec la Possibilité totale qui comprend les possibilités de non-manifestation et les possibilités de manifestation lesquelles incluent celle de l'Être lui-même. L'expression négative de Non-Être devient alors synonyme de Vide, et non de néant, et contient en principe l'Être

(2) Être sans Être chez Daniel Giraud, Boussan, 09320 Massat

lui-même. Le lecteur familiarisé avec l'œuvre de René Guénon nous suivra sans trop de mal. Du reste Daniel Giraud n'est pas étranger à cette terminologie et je ne pense pas trahir le sens du titre de l'opuscule «Etre sans Etre» en disant qu'il correspond à ce que Guénon appelle la Possibilité universelle, laquelle comprend à la fois l'Etre et le Non-Etre.

Néanmoins tout développement didactique ne peut que représenter une tentative décevante d'approche de la Réalité. A ce sujet, le mode poétique est infiniment plus satisfaisant et c'est justement celui que pratique Daniel Giraud et qui engendre cette complicité fraternelle, la plus proche du silence parce qu'elle est attention pure et vigilante à ce qui naît et que, sans cette pure attention, les mots dansent et résonnent comme des crânes vides entrechoqués.

Les aphorismes se succèdent comme des éclairs dans la nuit de notre nature propre :

— *Est-ce pour naître que l'on meurt ?*

— *S'il n'était pas mort serait-il né ?*

— *Toute naissance condamne à la mort.*

— *Si je ne suis pas facile à vivre, c'est que je suis difficile à mourir.*

— *J'ai trop écrasé le démon de l'oubli pour ne pas me souvenir. Mais au lieu de me rappeler à mes origines ce sont les démons du passé qui se rappellent à moi.*

— *Je dois mourir où est née la naissance.*

— *Trancher le Nœud Gordien c'est résoudre peut-être de manière abrupte un problème mais ce n'est pas délier le nœud qui se reformera tant que l'Absolu n'aura pas « dissous » le relatif dans la conscience du trancheur.*

Dans la non-dualité, toute voie débauche sur le constat qu'il n'y a pas de voie, le sujet ayant aboli et l'objet et le chemin m'y conduisant :

— *Je me cherche en me suivant mais ni suiveur ni suivi ; il n'y a pas à suivre... Le chercheur n'est-il pas le cherché ? L'englobant l'englobé ?*

Cette citation nous ramène à l'Evangile selon Thomas : « *Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus* » (log. 3. 10-11). Tout est dit. Seul demeure le silence dans l'attention fraternelle pure et vigilante. E.G.

— L'Espace du Rêve : mille ans de peinture chinoise par F. CHENG, éd. Phébus.

— L'Empire du Regard : mille ans de peinture japonaise par M. COYAUD, éd. Phébus.

— Journal du Romantisme, par Michel Le Bris, éd. Skira.

Trois livres d'art, dont la réunion ici ne s'impose pas à l'évidence. Bien que les deux premiers appartiennent à la même collection, où ils ont été conçus dans le même esprit, il serait simpliste de proclamer d'emblée leur parenté. Celle-ci s'impose pourtant : ces trois livres consacrés à la peinture mettent en lumière à quel point cet art peut s'inspirer d'une gnose, en être même l'expression privilégiée. Pour illustrer la peinture chinoise, comme la peinture japonaise, les exemples choisis sont empruntés à des écoles qui s'inspiraient directement des enseignements taoïstes, ou de la tradition du bouddhisme zen. C'est ainsi que l'art est envisagé comme l'exercice même d'une « vue juste », révélant un monde dont l'organisation intime obéit à des lois que les Anciens connaissaient, que l'artiste redécouvre, soit qu'il regarde ce monde, soit qu'il saisisse son pinceau pour nous confier sa vision. Les explications données par François Cheng sur la conception du « tableau » : présence du Yin, du Yang, animés par le Vide médian, tous trois actifs à orienter notre regard au-delà, vers le Vide où tout s'engendre et s'anéantit - ces explications sont d'autant plus convaincantes qu'elles nous « ouvrent les yeux »... sur des montagnes, des brumes, des cours d'eau, la lune, des humains ou des animaux qui, tous, célèbrent la Loi de l'Univers. Et lorsque le vent souffle, cette dialectique du mouvement et du repos est illustrée par le trait de génie de quelques oiseaux suspendus dans les airs. Ces maîtres savaient et leurs œuvres montrent ce que peut être un véritable artiste : un psychologue, un pédagogue, un thérapeute indiquant le chemin... Nous apprenons par eux que l'Un éternel et *vivant* déploie sa Beauté sous nos yeux, et que nous ne savons pas la voir car nos sens ont été rendus déficients par excès d'égoïsme.

D'après Michel Le Bris, un tel miracle - la révélation d'un monde en harmonie avec notre être profond - se serait produit au 19^{me} siècle. Pour lui, le premier Romantisme, bien qu'issu de la Philosophie des Lumières qu'engendrera, *aussi*, le matérialisme, se veut une Gnose « reconduction de l'homme vers son éternité, contre toutes les Eglises instituées » (p. 93). Ce Romantisme s'inspire d'une « Révélation universelle originelle... d'une dimension d'éternité en chaque homme » vers laquelle l'art se doit de nous « réorienter ». Le mouvement avortera, sous l'influence des idéologies réductionnistes qui se multiplient dès le milieu du 19^{me} siècle, et l'homme occidental, manquant la voie de son éternité, plus soucieux des triomphes de l'Histoire, se conduira irrésistiblement aux impasses du goulag et de la bombe atomique. La thèse est forte : il est peut-être discutable d'affirmer que ce naufrage est plus évident chez Turner que chez Blake ou Delacroix. Ce qui frappe cependant, c'est la gnose manifestée, s'il faut n'en choisir qu'un, chez D.C. Friedrich tout comme chez les Chinois et les Japonais qui se sont succédés pendant plus de mille ans ! Un, ou plusieurs personnages, généralement debout, nous tournent le dos - à ce monde chaotique voulu par l'homme, par le mental - et font face à un ciel immense, vide parfois éclairé par la lune... Il arrive qu'on aperçoive, au loin, un bateau, appel au voyage et à l'initiation... Entre tous ces chefs d'œuvre extraordinaires, le Moine au bord de la Mer (1809 - 1810) impose la certitude que ce Romantisme-là avait une inspiration gnostique, car, sur cette toile, un homme, quel homme, un moine ? se confronte à... Rien ! -reproche qui fut adressé bien entendu au créateur.

Rappelons maintenant que la contemplation chère aux promeneurs romantiques : par exemples le français V. Hugo, l'allemand F. Schubert, consiste à regarder les choses, si profondément, qu'elles révèlent leur essence. Ce que savaient si bien représenter peintres chinois et japonais de la Tradition.

R.O.



POESIES

tu es le paradis de mon hiver
l'oiseau sans nom qui enchante
le désert
tu es la poussière qui dessine
l'esquisse de la montagne
fragrance des jours guerrier danseur
tu fais les fleurs tambour
l'amour à venir me parfume
de la silhouette surgie
du vêtement piétiné
silhouette libérée
tu es le clocher de l'enfance
rêvée dans le vignoble
l'arcade romane l'arcane
de la roue sans fin
tu es l'or et le soleil jaunes
sous le crayon de l'enfant
tu es l'oiseau du départ
tu es l'oiseau créateur du vent

Walther Bellotto

19.1.1981

Une lune pleine de vent
se lève ne bouge pas
la musique t'écoute

en arrêt de sortilège
le Vivant s'évase
ne pleure pas il te reste
les monts bourrus et mouillés
l'odeur sucrée des peupliers



mon léger
mon limpide secret

à vouloir te cerner
le vertige bavarde
en robe d'encensoir
la fête se perd

à vouloir te couler
en solaire ostensor
dans le gel du miroir
le rire s'étoile

le lilas sauvage
pousse quand même
entre les ruines

J'ai longtemps porté
un poème de nuit
entre mes hanches de sable

Frangée entre
veille et sommeil où
dansent les phosphènes
jusqu'à l'épuisement
le violet n'existe plus
le blanc est déjà noir
Il m'incolore de toutes parts

Souverainement sereine
la Vie une éclate
le ventre de
la nuit

Manoune